

HOUELLEBECQ Michel : Soumission

ou « La part des anges ».

S'il est bien une question qui se pose, lorsqu'on lit « Soumission » de Houellebecq, outre celles, multiples, de savoir si l'auteur est islamophobe, provocateur, identitaire, nihiliste ou dépressif, c'est de savoir ce qu'il peut bien y avoir de romanesque dans cette production de 300 pages écrite, semble-t-il, au kilomètre, comme il le dit d'ailleurs, mais pour les 26 premières seulement, dans l'interview qu'il accorde à Sylvain Bourmeau le 17 décembre 2014¹.

Le mot roman est bien inscrit sur la première de couverture de l'édition Flammarion. Et l'histoire selon laquelle un parti musulman arrive au pouvoir en 2022, en France, devançant le Front National aux élections présidentielles, est tellement improbable qu'elle nous permet, a priori, de classer « Soumission » dans la catégorie du roman, voire du roman de politique fiction. Et pourtant, l'œuvre, si tant est que cet *opus*² en soit une tellement il paraît bâclé, est si peu romanesque ! Houellebecq, ou François, a-t-il une si grande soumission à l'œuvre du maître Huysmans et à son naturalisme pour qu'il accroche en permanence son récit à une réalité tellement anecdotique qu'elle leste vers le bas un travail qui participe plus d'une stratégie mercatique que d'une métaphore travestissant la réalité pour mieux la représenter ? Outre, d'ailleurs, cette évocation trop réaliste d'un monde dont il tente d'expliquer la confusion par un ordinaire, dont il faut bien le dire, le lecteur se fout – lecteur qu'il sous-estime en ne lui livrant que des repères d'une familiarité consternante ou dont il se moque en encadrant son œuvre dans un cahier des charges aussi simpliste qu'une sitcom – outre donc ce réalisme, il tente de justifier ses thèses par un galimatias d'auteurs tout aussi réalistes et de concepts dont la connaissance, tellement mal maîtrisée, semble venir tout droit de la rédaction d'un élève pompant wikipedia. « Soumission » n'en est que plus confus. D'ailleurs, une autre question se pose de savoir à qui s'adresse ce roman. S'il s'adresse à l'élite intellectuelle pour laquelle Houellebecq a tant de déférence, on peut lui reprocher ses approximations et son populisme. S'il s'adresse au lecteur ordinaire, alors à quoi bon lui asséner tant d'assommantes références sinon pour le snober, le noyer, se faire valoir ou intimider, autant de mobiles qui n'ont rien à voir avec l'exercice de la littérature ?

Nous ne connaissons que la littérature américaine capable d'ancrer à ce point le roman dans une réalité très contingente où les marques commerciales sont souvent associées à l'objet (voitures, ordinateurs, boissons)³. Peut-on expliquer chez Houellebecq cette habitude par une volonté naturaliste aussi appuyée que celle qui habitait Karl Huysmans qui disait que « cette école, (...) devait rendre l'inoubliable service de situer des personnages réels dans des milieux exacts (...) »⁴ ? Pour que cette histoire tellement fautive (le mensonge n'est-il pas l'essence même du romancier) fasse vraie, Houellebecq l'inscrit dans l'univers familier du lecteur mais cette démarche nous paraît contreproductive car le romancier sait que seul le mythe permet d'expliquer la réalité : « En lisant des romans, nous fuyons l'angoisse qui nous saisit lorsque nous essayons de dire quelque chose de vrai sur le monde réel. Telle est la fonction thérapeutique de la narrativité et la raison pour laquelle les hommes, depuis l'aube de

¹ <http://blogs.mediapart.fr/blog/sylvain-bourmeau/020115/un-suicide-litteraire-francais>.

² Sens latin du terme voulant dire strictement « travail ».

³ Voir à ce sujet l'article publié dans « La Revue des Marques », n° 59 juillet 2007 intitulé « Marques à livre ouvert » dans <http://www.prodimarques.com/documents/gratuit/59/la-marque-a-livre-ouvert.php>.

⁴ « A rebours » Karl Huysmans Librairie des amateurs 1920 préface, p I. Il faut noter que dans cette préface, Huysmans fait justement la critique du naturalisme après en avoir été un des grands défenseurs.

l'humanité, racontent des histoires. Ce qui est d'ailleurs la fonction des mythes : donner forme aux désordres de l'expérience. »⁵

Quelles formes Houellebecq peut-il donner aux « désordres de l'expérience » s'il met si peu d'écart entre la réalité et son œuvre ? L'élection de Ben Abbès, nouveau président de la République française de 2022 et membre du parti « Fraternité Musulmane », n'est pas simplement relayée par la presse (sens générique) mais elle l'est par France 2, par David Pujadas, par le Monde, par I Télé, par BFM, par LCI, par Monte Carlo, par Christophe Barbier, « son écharpe en berne ». Les politiques, à l'exception de « Fraternité Musulmane » ne sont pas des personnages de fiction⁶ emblématiques de tel ou tel courant de pensée mais sont François Bayrou, Jean-François Coppe, Manuel Valls, Lionel Jospin, l'UMP, le PS, le Front National, etc. En revanche, si le naturalisme scientifique cher à Emile Zola et à Huysmans avait réellement mu Houellebecq, il aurait évoqué les vicissitudes politiques résultant de l'impossibilité d'élire un parti religieux à cause de la loi de 1905 séparant l'église et l'Etat et de la constitutionnalité du principe de laïcité de celui-ci depuis 1946. Mais rien de tout cela : Fraternité Musulmane, seule fiction du roman, est élue dans un pays d'abord sonné par la nouvelle puis résigné et indifférent à tout sauf aux marques commerciales dont on ne sait si l'auteur les énonce par souci de réalisme, pour dénoncer la société de consommation ou au titre d'une publicité clandestine rare encore dans la littérature française à l'exception peut-être des romans policiers⁷ : Converse, Céline, Hermès, écran I Mac 27 pouces, Twingo, Volkswagen Touareg V8 4,2 litres injection directe common rail, système audio rockford acoustique 860 w 22 HP sans oublier le Géant Casino où il pourra acheter des plats micro-ondables tels que le Chicken Biryani, le Chicken Tikka Masala, le Chicken Rogan Josh ou la blanquette de veau, le colin au cerfeuil ou de la moussaka berbère».

Quelle profondeur romanesque le lecteur peut-il trouver dans ce référentiel commercial omniprésent ? « L'artiste ne copie pas, il modifie son modèle, et souvent même il ne songe plus guère à aucun modèle ; il nous transporte dans son monde à lui. C'est dans cet écart entre la réalité et l'œuvre que se manifeste l'art »⁸. George Semprun, dans « L'écriture ou la vie », note également combien l'excès de réalisme peut trahir la réalité en supprimant la part laissée au mythe : « Boris travaillait à l'une des toiles d'un atroce réalisme où il essayait sans doute d'exorciser les images qui le hantaient. Mais la réalité du camp qui avait produit ces images, était trop proche, trop incroyable aussi, brutalement dépourvue d'une tradition référentielle de mythes ou d'allégories historiques qui en auraient facilité la représentation. De surcroît, la couleur – et la palette de Boris en était excessivement riche – la couleur ne sied pas à la représentation de cette réalité. Le réalisme, en somme, trahit cette réalité, celle-ci lui est essentiellement rétive »⁹.

Le naturalisme exclut-il donc le romanesque ? Certes non si l'imagination comble l'écart entre la réalité et l'œuvre produite. Même Zola qui se documente avant et pendant la réalisation de ses romans, n'exclut pas l'imagination car elle est une nécessité de la création romanesque : contraction du temps de la narration, distribution des rôles, aménagements des circonstances propres à induire des situations, lyrisme : « Le style de Zola est loin de correspondre à l'idéal du greffier ! Métaphores animistes (l'alambic), grandissements épiques

⁵ Umberto Eco : « Six promenades dans les bois du roman et d'ailleurs », Grasset 1996 p 117.

⁶ Mais on n'est pas très loin des « Frères musulmans » !

⁷ Voir l'article de Schwach Victor. Le roman policier un nouveau médium publicitaire, in : *Communication et langages*. N°49, 2ème trimestre 1981. pp. 101-112.

⁸ Buysens Eric., 1970, *La communication et l'articulation linguistique*, Presses Universitaires de Bruxelles/PUF, Paris.

⁹ « L'écriture ou la vie » Gorge Semprun Gallimard, 1995 pp 191, 192.

(le repas de Gervaise), personnages mythifiés (Goujet) donnent au roman une puissance imaginative qui ne doit rien au procès-verbal »¹⁰.

Or même le temps chez Houellebecq ne participe d'aucune construction romanesque puisque les dates qui surmontent les chapitres de « Soumission » ont pour unique objet, semble-t-il, la scansion du temps électoral. Mais ce détail naturaliste manque de pertinence puisque les dates n'apparaissent qu'à partir de la page 71 et disparaissent page 150. Si leur présence s'inscrit légitimement dans la réalité d'une élection présidentielle de la 5^{ème} République, cette datation ne contribue pas à l'édification des phases d'une mécanique à suspens dans la narration d'une révolution politique, d'autant que les évènements qui accompagnent l'élection de Ben Abbès tels que les manifestations, les explosions, le saccage, au second tour, de quelques bureaux de vote, les meurtres inexplicables, laissent envisager un dénouement très romanesque. Or, ces évènements ne sont que des non évènements puisqu'ils ne mènent à rien, ni l'autoroute déserte, ni le silence des radios et des télévisions, ni l'étrange vacance des magasins. Ils sont juste des faits posés abstraitement sans nulle racine romanesque à l'image du temps météorologique qui rythme le quotidien de François abreuvé par TF1 ou France 2 du bulletin météo dont on ne sait toujours pas s'il participe du naturalisme ou de la vacuité de l'écriture : « Pendant la nuit, une zone dépressionnaire en provenance de l'Atlantique avait abordé la France par le quart Sud-ouest, la température avait remonté de dix degrés ; un brouillard dense recouvrait la campagne autour de Poitiers »¹¹.

Cette vacuité du temps du narrateur sinon naturaliste et aussi peu romanesque, est-elle une intention de l'auteur comme métaphore de son nihilisme ? De même que la structuration temporelle du roman laisse le lecteur sur sa faim (ou sur sa fin), le quotidien de l'anti-héro qu'incarne François aussi désabusé semble-t-il que son géniteur, manque de la même substance qui donne à une œuvre artistique le souffle susceptible d'en faire une œuvre d'art. Si le quotidien du « Solitaire », personnage de l'unique roman éponyme d'Eugène Ionesco est aussi morne que celui du François de Michel Houellebecq et ce malgré la réception d'un héritage inattendu, s'il est aussi ennuyeux et mortifère avant une guerre civile qu'après – alors que François envisage une nouvelle vie après la révolution légale de Ben Abbès – il n'empêche que ce roman d'un « homme sans histoire » est nourri d'une intention qui, loin de témoigner de la « vraie vérité » même si elle présente des ressemblances avec le naturalisme, contient une réelle réflexion philosophique, voire psychologique qui exclut d'office le roman de ce courant littéraire en raison notamment du filtre constitué par le « je » du narrateur. Le « je » de François exclut-il alors « Soumission » du naturalisme ? La réponse n'est pas aussi simple car les banalités que nous conte le narrateur ne semble participer ni d'un conte philosophique ni d'un roman psychologique mais bien de son nihilisme. Si du roman « Soumission » sourd une impression de dépression chronique, elle ne résulte nullement d'une introspection du personnage ni d'un quelconque questionnement sur le sens du moi mais bien exclusivement d'une vacuité objective de l'existence que le « je » enracine dans le roman par une confusion permanente entre le narrateur et l'auteur très médiatisé. De la même manière, on exclura du roman de Ionesco « Le solitaire » toute velléité de naturalisme tant son œuvre théâtrale est ancrée dans l'absurde. Les formalités administratives sont, pour François, une charge pénible¹², sa sortie du métro place Monge côté « Arènes de Lutèce » permet une pénible digression topographique d'une demi page¹³, son retour à Paris nécessite la narration

¹⁰ Le naturalisme, dans : <http://www.site-magister.com/zola.htm>.

¹¹ Soumission, Michel Houellebecq, Flammarion janvier 2015 page 219.

¹² Op. cit. p 173.

¹³ Op. cit. p 242.

de son itinéraire¹⁴. Il achète un grand cahier 21 x 29.7 à spirales¹⁵. Il s'interroge sur une possible « andropause » qui pourrait expliquer physiologiquement son goût décroissant pour la vie et le sexe¹⁶.

Evoquons notamment la pornographie très récurrente dans les livres de Houellebecq et posons-nous une fois de plus la question de savoir si les scènes de sexe décrites dans « Soumission » résultent de la même démarche naturaliste, émancipée du christianisme, ou du nihilisme de son auteur. Si le souci de la vérité dans l'œuvre de Zola suppose la découverte et le dévoilement du corps dans sa nudité et ses désirs, peut-être, la crudité du sexe dans « Soumission » participe de la même intention de s'affranchir des règles de la morale et des voiles pudiquement jetés sur le laid. L'opposition traditionnellement faite entre l'érotisme poétique et la pornographie vulgaire pourrait expliquer ce naturalisme mais alors que Zola est novateur dans sa démarche ainsi que Gustave Courbet dans sa représentation picturale de « L'origine du monde », celle de Houellebecq n'apporte plus rien à la littérature et le sexe ne semble pas être chez lui un moyen d'émancipation. Bien au contraire, il trahit une puissante inhibition. Sa misérable sexualité a la même fadeur que son quotidien à l'exception peut-être de sa relation déçue avec Myriam. On notera le parallèle évident entre les existences de Huysmans et de Houellebecq alias François. Tous les deux sont célibataires endurcis, et tandis que l'un évoque sa liaison avec Sarah Meunier dans le roman « En ménage »¹⁷ racontant la rupture puis la réconciliation d'un couple, l'autre vit dans une solitude qui le réduit à manger des barquettes casino micro-ondées devant un débat électoral. Le rapport à la femme des deux auteurs est identiquement entaché de nihilisme soit parce qu'elle distrait l'auteur de son sacerdoce¹⁸ soit parce qu'elle est la mémoire de la mère honni. Si la fréquentation du site youporn par François le rassure sur sa propension à l'excitation sexuelle, ses relations avec des prostituées restent misérables et sordides car machinales et dépourvues de plaisir. Ces relations ont en commun avec toutes les autres femmes qu'il fréquente, Myriam comprise, la négation du sexe opposé, réduit à quelques orifices et à son asservissement au regard de l'unilatéralité du rapport dont le caractère fortement ancillaire est omniprésent. S'il se convertit à l'Islam ce n'est pas seulement dans le but de retrouver son poste à « l'Université Islamique de la Sorbonne » qui n'accepte plus que des professeurs convertis depuis l'élection de Ben Abbès, ni afin de rester fidèle à sa trame symbolique construite autour du parallélisme qu'il a instauré avec Huysmans qui se convertit à la religion catholique, mais c'est également pour profiter des charmes de la polygamie fournissant un minimum de deux épouses, une jeune adolescente soumise de 15 ans pour le sexe vêtue de sous vêtements affriolants sous la burqa et une autre femme plus âgée pour les tâches ménagères, une femme « pot-au-feu »¹⁹.

La négation du sexe opposé chez Houellebecq, c'est aussi la négation du sexe opposant. Existe-t-il chez lui une peur grégaire de la femme comme objet de perte de l'âme et du corps, sorcière reflétant l'image de ses propres fantasmes ? Sans avoir besoin d'évoquer cette terreur historique, il suffit d'analyser son rapport à la mère pour comprendre que son irrespect à l'égard de la femme résulte de la haine qu'il éprouve à l'égard de sa mère

¹⁴ Op. cit. p 173.

¹⁵ Op. cit. p 28

¹⁶ Op. cit. p 25.

¹⁷ Karl Huysmans, « En ménage, En rade », livre numérique, éditions du Boucher 2009
<http://www.leboucher.com/pdf/huysmans/huysmans.pdf>.

¹⁸ Ibid. préface de Noëlle Benhamou page 6 : « Les héros masculins, doubles de Huysmans, sont aux prises avec leurs pulsions et leurs frustrations sexuelles. Tous deux hommes de lettres, ils essaient de lutter contre la femme dont ils ne peuvent se passer mais qui nuit à leur art ».

¹⁹ Op. cit. page 95.

dont il supposait la mort avant qu'elle ne se rappelle à lui dans un livre écrit en 2008²⁰. A peine différents sont les rapports de François avec sa mère qu'il n'a pas revue depuis 10 ans avant d'apprendre par un courrier son inhumation dans un carré d'indigents.

Voilà donc une pornographie pornographique, exclusive de toute forme de naturalisme aussi sordide, mais de manière antagonique, que la lisseur des dessins animés de Walt Disney dont la représentation féminine se limite à l'horrible sorcière maléfique ou à la femme enfant dont la fragilité et l'innocuité ne servent qu'à magnifier le courage et le paternalisme du prince. Chez Louis Ferdinand Céline, à l'exclusion de sa très riche correspondance où il évoque ses maîtresses avec plus de sensibilité, le rapport à la femme participe des deux approches puisqu'il n'a dans son œuvre qu'une relation très distanciée avec elle ou, au contraire, résolument rabelaisienne notamment dans les scènes de Mort à crédit où il est « avalé » par le sexe poisseux de sa patronne, madame Gorloge²¹ ou bien « violé » par la directrice du collège anglais où Ferdinand est scolarisé, Nora Merrywin²². Le lien ancillaire est ici inversé puisqu'il est chaque fois le soumis ou le subordonné mais cette mise en situation très caricaturale explicite la défiance de l'auteur à l'égard de la femme non seulement par son profil autoritaire mais aussi par sa malhonnêteté²³.

La relation au temps et au sexe du personnage de « Soumission » loin d'être romanesque constitue peut-être la seule forme de romantisme présente dans le livre en raison du lien étroit entre l'état de sa « bite » perçue comme une manière de baromètre biologique et le bulletin météo annonçant des températures très basses : « ... ma bite était redevenue un organe aussi inefficace qu'insensible (...) Peu après, un front froid descendit de plusieurs milliers de kilomètres (...) Mon corps qui ne pouvait plus être une source de plaisir, demeurait une source plausible de souffrances... »²⁴.

S'il est vrai que l'univers de Houellebecq est presque exclusivement urbain, propice au spleen, à la mélancolie induite par un environnement morose, ne peut-on accrédi-ter l'idée du romantisme chez l'auteur de « Soumission » si l'on se rappelle que le « spleen » désigne en anglais la rate sécrétant de la « bile noire » comme siège d'une morosité malade ? Le réalisme peu ragoutant de l'origine sémantique du spleen baudelairien résonne avec les souffrances qu'évoque le personnage de François : dyshidrose – eczéma bulbeux se situant sous les pieds et entre les orteils formant une surface purulente – et hémorroïdes que Houellebecq ne propose pas de définir. Ces pathologies peu ragoutantes également, à la fois par leurs symptômes et par leur localisation, participent-elles du romantisme ou du nihilisme ? La négation de la femme n'est peut-être qu'une conséquence de la négation de soi et la propension de François à se détruire (alcoolisme) ou à détruire son image en racontant ses maladies, sa misère sexuelle ou son ignorance, reste mortifère : « ...le feu devait être trop fort mais je n'y connaissais rien »²⁵ ; Je n'étais pas un esthète, infiniment moins que Huysmans »²⁶ ; ...au fond c'est une religion que je connaissais mal. »²⁷.

²⁰ « Houellebecq et le retour de la mère indigne » in « Le Monde » 30/4/2008 Florence Noiville.
http://www.lemonde.fr/livres/article/2008/04/30/houellebecq-et-le-retour-de-la-mere-indigne_1040091_3260.html.

²¹ Louis Ferdinand Céline « Mort à crédit » Collection Folio janvier 1980 p 190.

²² Ibid. page 280.

²³ Ibid. p 187. Ferdinand est chargé de livrer un bijou à un client et se le fait subtiliser par madame Gorloge au cours de ses ébats avec elle.

²⁴ Op. cit. p 205.

²⁵ Op. cit. p 93.

²⁶ Op. cit. p 217.

²⁷ Op. cit. p 244.

Nihilisme chez Houellebecq plus que naturalisme, soit. Mais n'est-ce pas une posture ? Si le roman est si peu romanesque, n'est-ce pas parce qu'il souffre, d'abord, du vice d'insincérité. Umberto Eco montre que si le principe de confiance est important dans les mondes narratifs, il l'est autant dans le monde réel car tout notre savoir ne pouvant être issu de l'expérience, il faut bien à un moment donné déléguer la connaissance à d'autres. Et il ajoute : « la façon dont nous acceptons la représentation du monde réel n'est pas différente de la façon dont nous acceptons la représentation du monde possible d'un livre de fiction. (...) La différence réside évidemment dans le degré de confiance... »²⁸. Il existe donc une « vérité fictionnelle » et pour que le lecteur joue le jeu, il faut éviter de lui mentir dans le mensonge.

Par exemple, François est-il si ignorant et l'avoue-t-il de cette manière aussi désabusée que ceux qui renoncent à eux-mêmes ? Non, François n'est pas ignorant évidemment, mais il lui faut le truchement des autres pour convaincre de son appartenance à l'élite. Convaincre qui ? Le lecteur ? Le narrateur ? L'auteur ? Il n'est pas ignorant bien sûr parce qu'il est professeur de littérature à l'université²⁹, il n'est pas ignorant parce qu'il a écrit une thèse de 788 pages sur Huysmans³⁰, on admire énormément son travail sur cet auteur³¹, il est reconnu après 20 ans d'absence par le frère de l'abbaye de Ligugé³², la thèse de doctorat de Robert Rediger, président de l'université islamique de Paris la Sorbonne, puis secrétaire d'Etat à l'Education Nationale, puis ministre des affaires étrangères est bien inférieure à celle de François,³³ Huysmans rentre à la pléiade et François, spécialiste éminent dudit auteur, est le seul à pouvoir organiser cette édition³⁴, il a un talent comparable à Nietzsche³⁵, on attend son retour à l'université islamique de Paris la Sorbonne et on lui fait un pont d'or en nature et en espèces sonnantes et trébuchantes³⁶.

L'ignorance de François est une posture de mauvais élève qui préfère se dénigrer au motif fallacieux que l'échec lui est consubstantiel plutôt que de fournir les efforts nécessaires à une réussite non opportuniste. François n'est pas lâche, il est calculateur ; il n'a pas de conviction politique mais il est mesquin ; est-il un universitaire ? Il est un charlatan.

Quelles sont les thèses développées dans le roman ? La stratégie mise en œuvre pour légitimer un pouvoir religieux et islamique est la suivante. Il faut d'abord convaincre de l'existence de Dieu et instiller cette vérité objective au sein de la République Française qui, par voie de conséquence, disparaît. La preuve de l'existence de Dieu se situe dans les étoiles car qui d'autre qu'un être surnaturel serait capable de cette monumentale horlogerie ? D'ailleurs, même les grands scientifiques croient en Dieu. Donc Dieu existe. Mais si Dieu est musulman, quid des juifs et des chrétiens ? Les premiers débarrasseront le plancher et retourneront en Israël à l'image du personnage de Myriam et les seconds préféreront, en tout état de cause, le règne de la foi plutôt que l'athéisme sachant que la religion musulmane n'a jamais contesté l'historicité du prophète Jésus Christ. Puisque les croyants ont une propension à se reproduire plus forte que les athées, il est mathématiquement certain que le règne de l'Islam, croissant avec la démographie, sera l'avenir de l'homme d'autant que l'éducation

²⁸ Umberto Eco : « Six promenades dans les bois du roman et d'ailleurs », Grasset, 1996 p 117.

²⁹ Op. cit. p 18.

³⁰ Op. cit. pp 11 et 246.

³¹ Op. cit. p 58.

³² Op. cit. p 216.

³³ Op. cit. p 245.

³⁴ Op. cit. p 229.

³⁵ Op. cit. p 247.

³⁶ Op. cit. pp 248 et 292.

nationale et l'université joueront désormais un rôle de prosélytes et l'armée une force vive défendant l'idéologie, l'éducation religieuse chrétienne étant incapable de mettre fin à la décadence des mœurs. Cette dictature de la pensée religieuse une fois installée, il ne reste plus qu'à construire une Europe décentrée vers le sud comprenant les pays du Maghreb, l'Égypte, la Turquie, voire la Lybie et la Syrie. Comme Ben Abbès est très ambitieux, il créera un véritable empire à l'image de César (Hitler et Mussolini aussi avaient cette ambition) remplaçant l'Europe décadente tout autant économiquement que moralement. La France retrouvera tout son rayonnement linguistique passé au lieu de se dissoudre dans l'union européenne. Désormais, puisque les femmes ne travailleront plus, il n'y aura plus de chômage, il n'y aura plus de racailles dans les supermarchés et plus de délinquance. Les grands équilibres seront rétablis puisque notamment l'éducation nationale ne sera plus nationale mais financées principalement par l'Arabie Saoudite. Les allocations familiales pourront donc être augmentées. A ce rythme là, la population sera divisée en deux parties inégales. Il y aura la grande masse des « pauvres décents »³⁷ et l'élite indispensable pour financer les arts et les folies aussi inutiles que les études littéraires qui ne créent pas d'emplois ou dont l'utilité n'est que marginale³⁸. Enfin, puisque les femmes seront couvertes des pieds à la tête, l'islam, faisant profiter les hommes de cette charia prophylactique, ne donnera plus envie de baiser.

Cet amas de bêtises serait risible si le roman avait été écrit avec humour mais à force d'exploiter avec complaisance le registre de l'ambiguïté, ce livre est imbécile. Pour asseoir des thèses qui ne constituent que des poncifs, Houellebecq convoque toute la littérature sans jamais tirer d'un auteur la substance qui pourrait donner à cette politique fiction la « vérité fictionnelle » susceptible d'interroger le lecteur sur des problématiques contemporaines. Il évoque Huysmans, Nietzsche, Baudelaire, Spinoza, Léon Bloy, Zola, Bernanos, Jean Lorrain, Rimbaud, Mallarmé, Breton, Homère, Maupassant, Flaubert, Sartre, Camus, Kant, Onfray, Guénon et j'en oublie.

Par exemple, la bêtise pédantesque de la théorie des graphes³⁹, totalement obscure pour le commun des mortels, est un summum de scientification de l'existence de Dieu figurant dans le livre de Rediger : « Dix questions sur l'Islam ». Il explique que seul Dieu est capable de lier les individus entre eux dans un précis aussi fumiste qu'un mode d'emploi pour maigrir. Mais François qui fréquente les hautes sphères intellectuelles conteste la pertinence « géométrique » de l'application de cette théorie dont il montre, par ailleurs, la connaissance implicite. Sa (fausse) modestie le pousse d'ailleurs à ne pas s'appesantir sur des questions trop techniques en évoquant de manière prosaïque « ses problèmes de plomberies » éventuellement susceptibles, eux aussi, d'être analysés sous le prisme de la géométrie euclidienne.

L'insincérité du travail de Houellebecq aboutit à des incohérences de fond. Comment, par exemple, peut-on se réclamer du distributivisme⁴⁰ qui serait, selon le personnage de Ben Abbès, totalement compatible avec l'Islam – ce qui n'est pas en soi une ineptie – et en même temps regretter, comme le fait Rediger, le suicide de l'Europe qui n'a été « extrêmement brillante » que par la voie du capitalisme auquel, précisément, s'oppose le distributivisme. « Chemin de fer, éclairage électrique, téléphone, phonographe, constructions métalliques

³⁷ Op. cit. p 272.

³⁸ Op. cit. p 17

³⁹ Op. cit. p 274.

⁴⁰ Op. cit. p 202.

d'Eiffel... »⁴¹ ; apogée de l'Europe, immenses empires coloniaux, domination du monde, voilà bien des nostalgies qui supposent pourtant de l'accumulation de capital, de la concentration de richesses et de la spéculation, autant de caractéristiques contraires à une société fondée sur la famille, l'artisanat et l'atomisation des richesses.

Reste les questions traitées par Houellebecq relatives à la religion et à l'humanisme qui sont peut-être, de tout ce galimatias, les plus cohérentes nonobstant les trois vices infectant cet ouvrage : la provocation, l'ambiguïté et l'idéologie.

Le mot de République figure-t-il une seule fois dans ce livre ? La problématique posée par Houellebecq via le discours de François ou de Rediger, consiste à opposer l'humanisme à la religion en des termes particulièrement violents dont le caractère excessif en atténue d'ailleurs la sincérité : l'humanisme est poisseux et fait vomir⁴². Ce roman semble faire l'apologie d'une forme d'individualisme hétéronome⁴³ mou qui, dans le spectre politique se situe, comme le libéralisme, entre les idéologies fascistes, nazies et stalinistes d'une part, caractérisées par une approche holiste⁴⁴ de la communauté mais tout aussi hétéronome et qui ont fait la preuve de leur épouvantable contenu et l'islamisme, d'autre part, tout autant génocidaire, caractérisé par un individualisme hétéronome dur.

L'humanisme que détestent François et Rediger ou que déteste ou feint de détester Houellebecq, prône la liberté et le libre-arbitre dont la connaissance est le moyen d'accès. L'homme éclairé en est à la fois le produit et le promoteur. La République en est le lit. Elle met en avant l'éducation, la solidarité et la tolérance qui sont des valeurs collectives qu'une éthique constitutionnelle garantit. L'individu dans une République appartient à une collectivité qui dépasse la simple somme de ceux qui la composent. On dira que la relation entre ses membres s'établit *erga omnes*⁴⁵. Il y a donc là une forme de transcendance, malgré son apparente matérialité, bien plus difficile d'accès pour le citoyen que ne l'est, pour le fidèle, la transcende religieuse, fondée sur le mythe plus ancien et plus imagé. Comment en effet peut-on se déterminer dans une collectivité qui constitue une abstraction, *a fortiori* si l'individu se perd dans une multitude comme c'est le cas dans les systèmes politiques intégrés (USA, Union Européenne) affectés par un gigantisme où l'identité de chacun se dissout. D'où la tendance distributiviste du personnage de Ben Abbès qui, selon le principe de subsidiarité, préfère la structure familiale ou artisanale aux grandes entités. D'autre part, privilégier l'intérêt général à l'intérêt particulier est également difficile pour l'homme qui, ontologiquement égocentrique, ne perçoit souvent l'autre que comme son alter ego. Le sens de la République suppose donc une éducation à l'intérêt général mais dispensée de tout dogme. Or, c'est exactement le contraire de ce que propose Ben Abbès puisque l'enseignement n'est dispensé que par des établissements islamiques.

Si les idéologies nazies ou stalinistes ont promu le holisme, c'est avec un excès tel que l'individu disparaissait totalement au sein d'une communauté mue par une idéologie tellement prégnante qu'elle aboutissait nécessairement à l'hétéronomie de la pensée et à la négation de l'être. L'individu n'existe plus et doit se sacrifier au profit de la collectivité.

⁴¹ Op. cit. p 256.

⁴² Op. cit. p 250.

⁴³ L'hétéronomie s'oppose à l'autonomie ; c'est l'ensemble des pensées et des actions d'une communauté qui se caractérise par une univocité issue d'un dogme contraignant le libre arbitre. Par exemple, la société libérale est convaincue que le seul mode de gestion de la rareté des richesses est le capitalisme.

⁴⁴ L'holisme est une théorie selon laquelle une communauté est mue par une conscience dont la dimension dépasse la simple somme des êtres conscients qui la composent.

⁴⁵ C'est la conscience que nos actes ont nécessairement un impact sur la collectivité.

Or, le pouvoir religieux fonctionne sur le même ressort dogmatique. La pensée individuelle reste hétéronome mais les relations entre les individus ne s'établissent plus *erga omnes mais inter partes*⁴⁶. Les membres de la communauté n'échangent plus que dans le cadre d'un contrat de droit privé caractérisé par un triptyque constitué de Dieu, soi et l'autre. L'autre n'étant perçu que comme soi-même, il ne reste plus que Dieu et soi. La communauté se résume en une somme de relations bilatérales et réciproques : Dieu tire son existence et sa puissance de l'homme et l'homme, sa rédemption de Dieu. L'homme sans foi subit les affres de l'enfer mais Dieu sans l'homme n'est pas. Cette bilatéralité reproduite en autant de fois qu'il existe d'individus dans la communauté verrouille l'émergence d'une conscience collective car la multitude n'est que le clonage de particularités avec des revendications mesquines et une réglementation opportuniste. Les enjeux sociétaux n'ont plus du tout le même sens. Par exemple, la redistribution des richesses via la collectivité n'est pas comparable à la charité. Il y a un enjeu collectif et systémique dans le premier cas tandis que la répétition d'actes charitables, même si 100% de la population est croyante, n'aura jamais le même impact philosophique et social.

La religion a cela de poétique (ou de pernicieux), contrairement à la République, qu'elle se nourrit du mythe dont la puissance, qui dépasse la matérialité de la République⁴⁷, est à la mesure de l'inconnaissable et de la peur de la mort. L'homme obéit au mythe qui n'est peut-être qu'une réalité fictionnelle mais dans laquelle il dépose tant de confiance soit dans la tentative désespérée de rationalisation de l'irrationnel soit dans un rituel historiquement solide (cléricalisme, liturgie, livres) qui, incapable de prouver l'existence de Dieu comme de prouver son inexistence, alimente autant l'obscurantisme que l'agnosticisme. L'appréhension de l'espace du religieux est microcosmique : chacun a un devoir envers soi et l'autre et ce faisant chacun préserve ses chances de salut.

Un pouvoir fondé sur l'aveuglement et le doute est nécessairement dominant. Mais la domination que laisse supposer la prise du pouvoir par « Fraternité musulmane » de « Soumission » est d'autant plus pernicieuse qu'elle se produit pseudo démocratiquement : séduction de l'électorat conservateur (famille, morale et patriarcat), fraternisation avec les chrétiens, élections au suffrage universel, soft ideology incarné par le chantre du centrisme insipide, François Bayrou, charia douce et acceptable par tous, islamisme capitaliste et entrepreneurial, Front républicain – UMP, UDI, PS – réunis contre le Front National. Cette révolution est une révolution de velours et ne substitue à l'individualisme hétéronome d'une République mal en point qu'un autre individualisme hétéronome à dominante islamique. Islamique car, contrairement à la religion chrétienne, l'Islam « accepte le monde tel qu'il est »⁴⁸. Et Houellebecq, alias François, comme Huysmans, se convertit. Il se convertit de peur de devoir, un jour, faire ses courses au supermarché sans sa mâchoire inférieure, frappé, comme Huysmans, par un cancer de la bouche. Et puis il se convertit après la mort de sa mère... et de son chien.

⁴⁶ Le contrat social n'est opposable qu'à la partie du tout c'est-à-dire à chacun des membres de la communauté qui ne constitue qu'une somme d'individualités.

⁴⁷ Par exemple, le droit pénal annonce la couleur : « Pas de peine, pas de crime sans loi ». Tandis que l'immanence a cela d'effrayant et de dissuasif qu'elle n'annonce pas ses desseins.

⁴⁸ Op. cit. p 260.

Si cet ouvrage est une provocation, elle manque de subtilité pour révéler la société à elle-même ; s'il constitue le vecteur d'une idéologie, on ne sait si elle est fascisante ou bobo islamophile ; s'il est ambigu, il ne s'assume pas.

Soumission n'est-il pas finalement une belle opération marketing, un « mix » soigné comprenant un tiers de polémique, un tiers de cul, un tiers d'économie politique ... et un quatrième tiers d'ambiguïté, précisément constitutif de la part des anges ?